
Santé mentale au Québec

Le thème de la mort dans l'oeuvre de Rainer Maria Rilke

Nicole Russ

Mourir

Volume 7, numéro 2, novembre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030153ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030153ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de psychiatrie de l'Université de Montréal

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Russ, N. (1982). Le thème de la mort dans l'oeuvre de Rainer Maria Rilke. *Santé mentale au Québec*, 7, (2), 147-150. <https://doi.org/10.7202/030153ar>

Résumé de l'article

Rainer Maria Rilke est né à Prague en 1875. Toute son oeuvre poétique a été rédigée en allemand sauf quelques poèmes écrits en français. Il existe d'ailleurs des traductions française et anglaise de son oeuvre. Dans cet article, l'auteur étudie le thème de la mort dans l'oeuvre de ce poète. L'angoisse de la mort et la nécessité d'y répondre ont été dans l'oeuvre de Rilke une force d'inspiration. L'auteur présente trois aspects de ce thème : le concept de l'Ouvert (das Offene), la mort vue comme un acte personnel et la mort comme compagne de la vie.

LE THÈME DE LA MORT DANS L'OEUVRE DE RAINER MARIA RILKE

Nicole Russ*

Rainer Maria Rilke est né à Prague en 1875. Toute son œuvre poétique a été rédigée en allemand sauf quelques poèmes écrits en français. Il existe d'ailleurs des traductions française et anglaise de son œuvre. Dans cet article, l'auteur étudie le thème de la mort dans l'œuvre de ce poète. L'angoisse de la mort et la nécessité d'y répondre ont été dans l'œuvre de Rilke une force d'inspiration. L'auteur présente trois aspects de ce thème : le concept de l'Ouvert (das Offene), la mort vue comme un acte personnel et la mort comme compagne de la vie.

«La mort est grande
nous lui appartenons,
bouche riante.
Lorsqu'au cœur de la vie
nous nous croyons
elle ose tout à coup
pleurer en nous». (Rilke, 1959, 112)

CONCEPT DE L'OUVERT

Au terme de son pèlerinage à travers les choses créées, alors que sa voix s'éteint d'avoir trop chanté, trop parlé, le poète pénètre l'*Ouvert* : le royaume de la mort. L'*Ouvert*, ce vers quoi marchent les hommes, c'est la floraison des douleurs, c'est le spectacle grandiose pressenti et anxieusement attendu mais qui toujours se retourne, se dérobe aux yeux humains. Après avoir franchi les portes de la mort, l'homme passe dans l'*Ouvert*, royaume de la mort, en apportant avec lui ses expériences de vie, la souffrance, l'indicible. Le monde ouvert de la mort est celui que voient les anges et avec eux ceux qui ne séparent pas la vie de la mort.

«Le monde est trop étroit,
le ciel est trop petit,
où trouverai-je assez d'espace
pour mon âme». (Rilke, 1952, 115)

L'homme voit son angoisse grandir et prendre toute la place car en plus d'accomplir sa vie, de la mener vers sa plus complète plénitude, l'homme est face à la mort qu'il doit nourrir dès son premier souffle et porter elle aussi à son épanouissement total. Car ici, la mort n'est pas ce sommeil final qui accapare l'homme et l'ensevelit dans un monde inutile et sans lumière. La mort est l'autre côté de la vie, elle est la lumière enfin sur cette vie ténébreuse et mutilée qui est la part de l'homme. La vie et la mort ne sont plus deux entités qui s'opposent, elles sont les deux pôles d'une même ligne qui origine dans l'obscurité totale et qui, à petits pas douloureux, s'achemine vers la lumière.

«Nous les violents,
nous durons plus longtemps.
Mais quand, dans laquelle de toutes les vies,
sommes-nous enfin des êtres qui s'ouvrent pour
accueillir?»
(Rilke, 1943, 203)

Toute la vie s'inscrit sous le signe de l'attente, attente de l'*Ouvert* dans lequel la mort nous introduit. La mort n'est pas un arrêt, elle dévoile la vie, illumine les ténèbres qui étaient nos paysages terrestres. Nous sommes faits pour nous épanouir dans la mort et à travers elle car nous sommes tension vers la lumière, tension vers l'existence totale.

Parce qu'elle s'accompagnait d'angoisses et de douleurs, nous avons éloigné la mort, mais elle existe essentiellement en nous, elle est le centre de

* L'auteure est psychologue à la clinique externe de psychiatrie de l'hôpital St-Luc.

l'être, ce vers quoi tout converge, n'est-ce pas d'elle en effet que viendra l'illumination.

«Car nous ne sommes que l'écorce et que la feuille.

Mais le fruit qui est au centre de tout, c'est la grande mort que chacun porte en soi». (Cahier des Intellectuels Catholiques, 1954, 95)

Ce que nous sommes en dedans de nous, dans nos profondeurs les plus vraies, conserve le parfum de notre vision de la mort. Pénétration dans l'Ouvert, monde de l'attente réalisée, c'est l'éclatement de tous nos concepts morcelés, de nos sensations entremêlées, c'est le jour éternel, l'infini de la lumière.

L'homme doit conquérir la mort, car il ne pourra vraiment s'accomplir que hors de la vie, parce qu'elle ne mène nulle part, et hors du temps vers l'espace, là où tout s'éternise et s'immortalise.

«L'existence dans le temps est comme un sommeil, d'abord très lourd et puis de plus en plus léger qui nous prépare à l'éveil dans une existence en dehors du temps, hors de tout commencement et toute connaissance».

(Cahier des Intellectuels Catholiques, 1954, 76)

MORT, ACTE PERSONNEL

Toute vie doit s'éteindre, toute chose pour s'accomplir doit mourir à elle-même; mourir à elle-même non pas de fait, quitter la vie, car vie et mort ne sont qu'un, qu'une seule grande aventure, cheminement vers l'éternel. Pour répondre à l'exigence de Rilke, la mort doit être à l'image même de la vie. C'est-à-dire qu'il y a, pour Rilke, une petite mort, une mort manquée qui vient surprendre l'homme dans une attitude qui ne le signifie pas. Puis il y a la grande mort personnelle, protégée, aimée, attendue parce que l'œuvre suprême, la dernière signification, l'ouverture sur les racines et les faites du temps, de l'être vrai.

«Seigneur, donne à chacun sa propre mort qui soit vraiment issue de cette vie où il trouvera l'amour, un sens et sa détresse». (Rilke, 1959, 143)

La mort devient donc pour l'homme sa dernière œuvre, son acte final; elle n'est pas seulement un souffle qui s'arrête mais aussi, se situant à la fine pointe de l'évolution de l'homme, elle doit être

son chef-d'œuvre. La mort s'enrichit d'un caractère particulier. «Seigneur, donne à chacun sa propre mort», c'est-à-dire donne à chacun une mort qui corresponde à sa vie, qui soit à l'image, à la couleur, aux formes de sa vie. L'on retrouve un peu cette idée dans Bernanos alors que, dans le *Dialogue des Carmélites*, la Supérieure, femme intense et forte, meurt dans de terribles angoisses. Elle assume en somme la mort de sa petite novice. Blanche de la Force, tout au contraire faible et toujours apeurée, ira vers sa mort avec courage et acceptation. C'est là une illustration de la pensée de Rilke, car ces déplacements de mort, cette mort que l'on vit pour un autre montre bien le caractère personnel de la mort.

Pour Rilke, mourir c'est aller vers son dernier accomplissement, c'est s'achever, se parfaire et :

«ce qui rendait à tant d'humains la mort lourde, pénible et difficile à supporter, c'est que dans la plupart des cas, elle n'était pas la leur». (Robinet de Cléry, 1958, 233)

Car les petites morts inattendues, non préparées plongent l'être dans d'indicibles angoisses, la mort n'étant pour lui qu'un néant destructeur. Il est arraché, déchiré et se révolte douloureusement contre cette exigence qui veut que tout disparaisse. S'il n'a jamais espéré la mort, comme cette grande paix enfin sur ses douleurs infinies, s'il n'a jamais espéré la mort comme ce lieu où les questions cessent d'être angoissantes, et se résolvent d'elles-mêmes, tout doucement, sans effort, s'il n'a jamais vu la mort comme son œuvre dernière qui reçoive tout de lui-même dans un geste large et généreux, s'il n'a jamais vu la mort comme l'ouverture sur la Vérité, l'Unité, alors comment lui serait-il possible d'accueillir la mort?

«Mais cela : contenir la mort, toute la mort, dès avant la vie, si doucement la contenir et n'être pas méchant, cela est ineffable». (Rilke, 1943, 63)

C'est là la difficulté : s'introduire dans la mort tout en se maintenant au dedans de la vie. L'homme ne peut s'abstraire de la mort, elle est devant lui, l'appelle et le dirige, révolté ou soumis, il ne peut y échapper et son génie est de l'appivoiser non pas seulement pour diminuer l'angoisse qu'elle fait naître, mais aussi et surtout pour la pénétrer et lui donner son visage.

«Le jour viendra où ma main me sera distante,
et quand je lui ordonnerai d'écrire elle tracera
des mots que je n'aurai pas consentis».
(Rilke, 1953, 44)

MORT TOUT AU LONG DE LA VIE

La mort est entrevue comme la dernière métamorphose mais elle ne s'accomplit pas sans cette pesante angoisse qui marque toute marche vers l'inconnu. L'art et l'amour par leurs exigences d'éternité ne font que lutter contre l'anxiété : défis au néant, à la destruction, l'un et l'autre érigent, face à la mort, des œuvres et des êtres qu'ils veulent élever plus haut que la mort, dans l'au-delà, dans l'éternel ouvert. Par l'art et par l'amour, l'homme essaie de lutter contre la détresse de la mort. Car aimer quelqu'un c'est le fixer dans le temps, l'envelopper d'éternité, et tout amour qui est grand croit vaincre la mort :

«la mort ruine par avance l'amour
et l'amour n'a quelque vérité que
s'il est capable de ruiner la mort».
(Cahier des Intellectuels Catholiques, 1954, 96)

Rilke dit :

«Je le sais,
il y a dans votre contact une telle félicité
parce que la caresse retient,
parce que la place ne disparaît pas, que votre
tendresse recouvre ;
parce que vous sentez au dessous la pure durée.
Ainsi l'enlacement vous semble presque une
promesse d'éternité.
Et pourtant, lorsque vous avez surmonté l'effroi
des premiers regards
et l'attente nostalgique à la fenêtre et la première
promenade en commun,
une fois dans le jardin :
amoureux, l'êtes-vous donc encore».
(Rilke, 1943, 51)

Et l'objet aimé n'est jamais non plus tout à fait le même et celui qui aime n'est jamais tout à fait le même et l'amour entre ces deux mouvements n'a plus de fixité, toujours meurent le beau geste, le regard tendre sur ce qui vient après, ce n'est plus cela. L'amour lutte contre la mort.

«Et vous, n'ai-je pas raison,
vous qui m'aimiez pour le petit début d'amour
que je vous portais, et dont
toujours je m'écartais
parce que l'espace qui était dans votre face

tandis que je l'aimais, passait dans l'espace du
monde,
où vous n'étiez plus».(Rilke, 1943; 61)

Face à son impuissance devant son désir d'éternité, Rilke dit :

«dans la mesure où nous sommes seuls, l'amour
et la mort se rapprochent».(Rilke, 1937, 81)

C'est aussi à travers la solitude que l'on rejoint son centre :

«Aller en soi-même, et ne rencontrer durant des
heures
personne, c'est à cela qu'il faut parvenir»...
«Les événements intérieurs méritent tout votre
amour».
(Rilke, 1937, 61)

Malgré ce grand besoin qu'a Rilke de s'approprier la mort en l'intégrant à la vie, il ne réussit pas à s'apaiser.

Donner un sens à sa vie, c'est trouver une explication à la souffrance, à l'absurde. Donner un sens à sa mort, comme le prêche Rilke, c'est, en même temps qu'expliquer la vie, accepter la peur et l'angoisse comme nécessaires à un accomplissement plus essentiel.

Vie et mort en toutes choses sont inextricablement liées. Les choses comme les sentiments et les désirs sont frappés de mort :

«pomme pleine, poire et banane, groseille...
tout cela déverse dans ta bouche des paroles de
mort et sa vie».
(Rilke, 1943, 167)

Le fruit quand il est, n'est qu'un nom, une promesse de joie, il s'accomplit tout entier quand il perd jusqu'à son nom, sa forme dans la bouche qui le mange. Par cette disparition, cette mort, il se libère de sa propre richesse intérieure et devient lui-même fruit et joie. L'homme doit accomplir la même métamorphose car :

«seul le mort boit à la source qu'ici
nous entendons seulement, quand le Dieu
lui adresse un signe silencieux, au mort».
(Rilke, 1943, 225)

Cette métamorphose est l'ascension vers l'être, il faut mourir au monde pour le remettre à son essence éternelle. Ce n'est qu'à travers l'acceptation de la mort intérieure que peuvent s'élever les voix véritables. Rilke tente de transformer tout ce qui est extérieur et soumis au transitoire et à la

mort en substance interne. Il nous faut absorber les choses visibles de la terre pour en faire les choses invisibles du cœur.

«sois toujours mort en Eurydice,
monte en chantant plus fort,
en célébrant plus haut remonte
dans le pur rapport...
sois — et connais en même temps
la condition du non-être,
la raison infinie de son intime vibration,
afin de l'accomplir entièrement
cette unique fois». (Rilke, 1943, 219)

CONCLUSION

«You said aloud to «live»
and softly sounded to «die»
repeated constantly «to be». (Rilke, 1961, 48)

La mort est notre victoire, elle est la fin de notre esclavage devant les choses qui toujours nous abandonnent, devant les êtres qui toujours se méconnaissent. La mort est notre victoire sur la nuit. Les hommes n'arrivent pas à se convaincre que le bonheur et la joie sont loin et qu'il leur faut parcourir la souffrance et la mort avant d'y parvenir. Il faut saisir et s'assimiler les liens infinis qui se croisent et s'entre-croisent entre la vie et la mort, là est la vérité, la transformation, l'illumination :

«Est-il de la terre? Non les deux royaumes ont
nourri sa vaste nature». (Rilke, 1943, 153)

Il faut s'alimenter au royaume de la mort. Et Rilke dit encore :

«Seuls, qui avec les morts a mangé le pavot, leur
pavot
ne perdra plus jamais fut-ce le plus léger des
sons». (Rilke, 1943, 159)

Et l'homme est placé face à un dilemme : s'accomplir, atteindre jusqu'à sa limite la totalité de ses possibilités humaines, mais aussi, mourir à lui-même, s'évader hors de lui-même vers la vérité pressentie que recèle l'univers. C'est le combat de l'homme : consentir à la mort tout en demeurant identifié à la vie.

« : ... we must learn to die : all of life is in that ».
(Rilke, 1960, 103)

«Ah! dans l'autre règne, hélas!
qu'emporte-t-on?
Ni l'art de voir, ici lentement
appris
ni aucun événement d'ici. Non.
Donc les souffrances.
Donc avant tout ce qui pèse,
Donc, la longue expérience de l'amour,
donc, rien que l'Indicible». (Rilke, 1943, 93)

RÉFÉRENCES

- Cahier des Intellectuels Catholiques, 1954, *Qu'est-ce que l'Homme*, Paris, 252 p.
Collection les Lettres, 1952, *R.M. Rilke*, Paris, Librairie les Lettres, 215 p.
RILKE, R.M., 1937, *Les Lettres à un jeune poète*, Paris, Bernard Grasset, 149 p.
RILKE, R.M., 1943, *Sonnets à Orphée*, Aubier, Éditions Montaigne, 300 p.
RILKE, R.M., 1943, *Les Élégies de Duino*, Aubier, Éditions Montaigne, 300 p.
RILKE, R.M., 1953, *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, Lausanne, La Guilde du Livre, 213 p.
RILKE, R.M., 1959, *Poésie*, Paris, Éditions Emile-Paul Frères, 326 p.
RILKE, R.M., 1960, *Selected Letters*, New York, Doubleday Co., 404 p.
RILKE, R.M., 1961, *The Book of Hours*, London, The Hogarth Press, 139 p.
ROBINET DE CLÉRY, A., 1958, *Rainer Maria Rilke, sa vie, son œuvre, sa pensée*, Presses Universitaires de France, 296 p.

SUMMARY

Rainer Maria Rilke was born in Prague in 1875. Most of his poetical work was written in German except for a few French poems. All of his work has been translated either in French or in English.

In this article, the author studies the theme of death in Rilke's poetry. The anguish generated by death and the need to cope with the fear attached to it is an inspirational force in Rilke's work. The author presents three aspects of his theme : the concept of the "Open" (das Offene), death seen as a personal endeavour and death as the constant companion of life.